

Voici une jolie histoire d'élection, dit le Journal de Paris :

Mettions, si vous voulez, qu'elle se passe à Madrid. Don Emilio Castelar, l'éloquent ministre d'Etat, va se présenter aux élections à Madrid. Il a pour concurrent le citoyen Garrido, socialiste de la plus belle eau.

On conseille à don Emilio Castelar de chercher à gagner les bonnes grâces d'une société coopérative d'ouvriers typographes qui exploite une imprimerie. Pour cela, il faut qu'il fasse imprimer ses bulletins par ladite société, qui imprime déjà ceux du citoyen Garrido.

Les ouvriers refusent d'abord de se charger de ce travail. On insiste : ils acceptent, mais à condition qu'on les paye le double du prix ordinaire, c'est-à-dire quarante-huit reaux le mille, soit douze francs, au lieu de vingt-quatre reaux, soit six francs.

Or, savez-vous ce qu'ils font des vingt-quatre reaux de bénéfice ? Ils vont les porter à la caisse du comité Garrido, de façon que chaque mille de bulletins Castelar paye un mille de bulletins Garrido.

Et comme Castelar n'économise pas les bulletins, Garrido est enclenché. Le lecteur verra sans doute quels personnages cachent les masques de Castelar et de Garrido.

L'événement relève une bizarre coïncidence. Il y a eu hier, 27 avril 1873, jour de l'élection de M. Barodet, quatre-vingt quatre ans que les états généraux de 89 qui n'avaient pas été convoqués depuis 164 années, se rassemblaient pour recevoir les doléances et cahiers de charges des députés de la province, qui demandaient unaniment les franchises municipales.

M. Babaud-Larivière, préfet des Pyrénées-Orientales qui vient de mourir à Perpignan, était né à Gouffens (Charente) le 6 avril 1849. M. Babaud-Larivière, successivement avocat et journaliste, fut nommé en 1848 commissaire de son département, qui l'envoya ensuite à l'Assemblée constituante par 35,910 suffrages.

Il prit une part active aux discussions et prononça plusieurs discours remarquables. Il combattit la politique bonapartiste et vota pour la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres lors de l'expédition romaine.

Non réélu à la Législative, il se retira dans ses propriétés de la Charente, où il écrivit plusieurs ouvrages, notamment : l'histoire de l'Assemblée constituante et les études historiques et administratives.

Il est l'auteur des Lettres charentaises qui, publiées en 1865 et 1866, eurent un certain retentissement.

M. Babaud-Larivière avait été élu, il y a deux ans, grand-maître de la franc-maçonnerie.

M. Peyronnet, maire de Lézignan (Aude) vient d'être suspendu pendant deux mois de ses fonctions, par un arrêté du préfet de l'Aude, pour avoir assisté, ceint de son écharpe, à l'enterrement civil d'un conseiller municipal.

L'arrêté dit dans ses considérants : Que le convoi mortuaire, en quittant le domicile du défunt, a fait le tour de la ville avant de se rendre au cimetière, et que devant ce convoi on portait le drapeau national recouvert d'un cercueil.

Qu'en tète du cortège figurait M. le maire de Lézignan, revêtu de son écharpe ; Qu'ainsi c'est avec le concours officiel et sous la direction de ce magistrat municipal que s'est produite une manifestation qui ne peut être considérée que comme un outrage aux mœurs des populations.

Une rencontre au pistolet a eu lieu mercredi dernier, à quatre heures du soir, dans les environs de Saint-Maixent, entre M. Louis Tribert, député, et M. Louis Lévesque, rédacteur de la Sèvre.

Les adversaires, placés à trente pas, ont échangé chacun deux balles sans s'atteindre. Les témoins ont alors jugé l'honneur satisfait et ont fait cesser le combat que les deux adversaires étaient décidés à continuer.

La cause de ce duel est un article contre M. Tribert, publié par la Sèvre. Avant de se séparer, M. Tribert et M. Lévesque se sont donné la main.

M. Louis Tribert avait pour témoins M. le général Mazure, député, et M. Duplessis. Les deux témoins de M. Louis Lévesque étaient deux rédacteurs de la Sèvre, M. Guille et M. Orr.

On écrit de Saverne, au Courrier du Bas-Rhin : La chambre d'appel du tribunal de première instance de notre ville s'est occupée aujourd'hui d'un cas bien rare : un prévenu condamné à un emprisonnement de minima de son jugement.

Voici quels sont les motifs qui l'ont poussé dans le cas actuel, il est obligé de subir sa peine à Strasbourg ; tandis que si cette peine est aggravée, il sera transporté à Ensisheim. Or, comme il a déjà à plusieurs reprises fait connaissance avec la prison de Strasbourg et les agréments dont on y jouit, il a tenté cet essai pour voir s'il ne lui était pas possible d'éviter de renouveler cette connaissance.

Le fondeur allemand Krupp a déjà envoyé

quatre canons-monstres à l'Exposition de Vienne.

L'un d'eux, le plus grand, a 21 pieds de longueur et pèse 36,000 kil. ; il pèse des plaques de 18 pouces. L'essai a déjà été fait par 300 coups. Le boulet pèse 300 kil., le calibre est de 12 pouces de diamètre. C'est une pièce colossale.

On écrit de Londres, 26 avril, à la Liberté : Les ouvriers cordonniers de Londres sont en grève. Ils demandent une augmentation de 2 shillings 3 pence par chaussure de luxe, ce qui leur procurerait un accroissement de salaire d'environ 15 6/0. Si les patrons ne cèdent pas, tous les élégants du West-End sont menacés d'aller pieds nus.

L'organisation des Unions ouvrières fonctionnant avec tant de perfection et d'ensemble qu'il n'a pas été possible de détacher de la coalition un seul gréviste. Les comités nourris des hommes, empêchent les travailleurs de province de se rendre à l'appel des patrons, interdit rigoureusement toute communication entre les ouvriers et les maîtres qui les employaient, afin de rendre impossible tout arrangement à l'amiable et tout traité de paix partiel.

On voit que l'exemple déplorable de la grève du South-Wales, dont il a été souvent question ici, n'a point découragé les Trade's Unions. Loin de là : ils ont resserré leurs liens et rendu leur solidarité plus absolue.

On lit dans le Daily Telegraph : Nasr-ed-Din, que ses sujets appellent le Shah-en-Shah, c'est à dire le roi des rois, a quitté l'Iéran samedi dernier. Quelques heures après son départ, le télégraphe avait informé l'Europe tout entière que le Shah de Perse faisait la première étape du grand voyage qu'il entreprend dans l'Occident. Pour donner à ce départ le caractère d'une fête, des courses ont eu lieu hors de la capitale.

La première journée du voyage royal a été très courte ; le Shah s'est arrêté en un endroit nommé Kand, situé à deux lieues seulement de l'Iéran. Il doit y rester pendant dix jours, jusqu'à ce que le grand-vizir ait terminé toutes les affaires qui doivent être faites avant que le Shah quitte son royaume. C'est seulement le 1er mai, croyons-nous, que Nasr-ed-Din, accompagné de son premier ministre, quittera Kand pour continuer son voyage.

Le Shah actuel est le quatrième souverain de la dynastie des Kadjan. On peut dire que c'est lorsqu'elle parvint au trône, il y a quatre-vingts ans, que commença l'histoire moderne de la Perse.

En 1795, époque à laquelle l'Europe était si agitée, Aga-Mohammed-Khaa défit Sulj-Ali-Khaan et le mit à mort. Aga-Mohammed transporta ensuite sa capitale à Téhéran. Son neveu, Futeh-Ali, régna après lui. Ce prince entreprit plusieurs guerres contre l'Afghanistan, la Turquie, la Russie. Il fut contraint d'abandonner à la Russie les provinces caspiennes. Futeh-Ali mourut après avoir régné vingt-sept ans. Il eut pour successeur son petit-fils Mohammed, qui mourut en 1848. Son fils, le Shah actuel, monta sur le trône.

Né en 1820, Nasr-ed-Din est aujourd'hui dans sa cinquante-troisième année. C'est un des souverains de l'Orient les plus amis du progrès. Pendant les premières années de son règne, les mœurs et les familles du harem lui suscitèrent des révoltes afin de l'empêcher d'introduire des réformes dans l'administration et dans les institutions de son pays ; mais il finit par dominer l'opposition, et tout les progrès qu'il a faits la Perse datent de son avènement au trône.

Le Mexique n'aura pas joui d'une longue tranquillité. Après la mort de Maximilien, l'avènement d'un nouveau président, les compétitions et les ambitions feraient trêve. Ce n'était là qu'une vaine illusion. Quelques semaines se sont à peine écoulées depuis l'installation présidentielle de M. Téjada, et le Mexique est déjà retombé dans l'anarchie et les soulèvements militaires.

Les dernières dépêches arrivées à New-York disent qu'une grande confusion règne à Mexico, qu'Oraca est en pleine rébellion et que Lazado s'est déclaré en faveur d'une guerre de races.

EN ESPAGNE. L'Espagne est au début du télégraphe ; il n'est point de pays qui expédie par le monde des nouvelles plus abondantes sur ses faits et gestes. Il est malheureusement difficile de se reconnaître au milieu de tant de dépêches obscures, contradictoires, et comme on ne s'y comprend rien ou si peu que rien, on ne s'y intéresse guère. Le moment est peut-être venu de jeter quelque clarté sur ce chaos. La situation devient, en effet, de plus en plus grave dans la péninsule ; des événements redoutables se préparent : une véritable révolution vient d'être accomplie.

Quelques mots sur la suite des événements qui ont amené la crise actuelle sont indispensables.

EN ESPAGNE. Nous venons de l'entourer de ce pauvre Guillaume Bonnet, qui a perdu le grand nombre d'amis qu'il comptait dans notre ville. Il est mort, à cinquante-trois ans seulement, des suites d'une fluxion de poitrine. Bien des circonstances, bien des chagrins avaient d'ailleurs depuis quelque temps altéré une constitution médiocrement résistante, et on le rencontrait dans les rues marchant lentement, même parfois non sans quelque difficulté, et suivant sa coutume, les deux mains dans les poches du pantalon, et le chapeau toujours rejeté sur l'arrière de la tête.

Bonnet était Lyonnais, bien Lyonnais, mais d'adoption seulement. Il était né dans le département de la Loire comme tant d'autres sculpteurs, dont nous avons de belles œuvres au musée de Lyon ; comme Foyatier, comme Bonassieux, comme André Delorme. Comme eux aussi il était de souche paysanne. Comme notre société moderne, où, quel qu'on en dise, le vrai talent se fait sa place, les arts se recrutent de préférence dans ce que M. Gambetta appelle les nouvelles couches sociales.

Il dut de pouvoir faire ses études à une brave vieille femme, la mère Picart, qui habitait une petite maison, membre à la dix-huitième siècle, avec un joli jardin, tout près de l'École vétérinaire, au numéro 2, ou 4 de la grande rue de Vaise, alors que l'on n'avait pas encore démolé les maisons d'en face pour faire le quai. Bonnet avait déjà beaucoup de réputation qu'il habitait encore sa petite chambre de chez la mère Picart. Quand elle mourut, elle le fit héritier d'une très-modereste fortune que malheureusement il ne put ou sut conserver.

Compagnais dans la joie de mon âme, nous ne trouvions jamais le temps long. Toutes ces choses sont naturelles, je pourrais me dispenser de les dire. Mais ce que je ne veux pas oublier, et qui vous paraîtra bien extraordinaire, c'est que les deux vieux étaient revenus dans leurs maisons, quinze jours ou trois semaines après le mariage, ne s'aimèrent pas plus et ne se firent pas meilleure mine qu'avant.

Ils vieillirent vite ! Ils perdirent leur influence ! Tout s'en alla ! Les jeunes gens, qui devaient succéder à tous les biens ; c'est là, sur la Sarre, que se portaient toutes les affaires ; c'est là qu'on allait emprunter, qu'on payait les rentes, les fermages, qu'on proposait l'achat des coupes ; enfin la vie se retirait des anciens et se portait vers la jeunesse : chose éternelle !

La mère de Georges était souvent avec ses enfants ; elle commençait à jouer d'une petite part de bonheur ; d'autant plus que M. Jacques se plaisait dans la solitude, et qu'il avait même donné sa démission de maire, pour être seul.

Au milieu de tout cela, vers la fin de l'automne suivant, brilla tout à coup un rayon de soleil pour ces deux vieux rois détrônés ; car c'est comme cela que je les ai toujours regardés, ces Rantzau ! C'est comme cela que je me suis toujours figuré les Gloucs, les Childbert, les Childbert, dont nous sommes chargés d'enseigner la belle histoire aux enfants : — Tout pour moi, rien pour les autres ! — Voilà le fond de leur justice !... Quelquefois, mais rarement, ils laissaient une petite part à saint Christophe ou à saint Magloire, qui leur donnait l'absolution de leurs crimes, lors que la colique venait à les prendre, et qu'ils voyaient renaître de loin les flammes de l'enfer !

Ces deux vieux monarques déchu apprirent qu'un descendant mâle venait de leur naître sur la Sarre ; ils tressaillèrent de joie, mais

sables. Lors de l'abdication du roi Amédée, on s'en souvient, les radicaux étaient en majorité dans les deux Chambres. Ils se constituèrent en Assemblée nationale, et, bien que monarchistes, proclamèrent la république. Le pouvoir exécutif fut confié par eux à des républicains purs ; ils se réservèrent seulement le contrôle parlementaire. Mais bientôt la force des choses amena l'ajournement de l'Assemblée et ils y consentirent à la condition qu'on formerait une commission de permanence chargée d'en tenir lieu jusqu'à la réunion de la Constituante.

Telle était la situation avant les dernières nouvelles. On savait que le pouvoir exécutif était en conflit ouvert avec la commission de permanence. Cette dernière passait, à tort ou à raison, pour vouloir tenter un coup de main. On l'accusait d'entretenir des intelligences avec les chefs de l'armée, de conspirer avec les chefs de l'ancienne Union libérale, d'avoir à sa dévotion l'influence de Serrano et de Topete, de préparer, en un mot, la chute de la république. Elle avait, à plusieurs reprises, fait à M. Castelar et à ses amis des observations qui ont été fort mal accueillies. C'est dans sa réunion du 23 avril que la crise prit un caractère aigu.

L'assemblée commença à trois heures ; tout le cabinet était présent, à l'exception de M. Pi-y-Margall, et de M. Figueras qui a donné sa démission en prenant pour prétexte la mort de sa femme. M. Rivero, au nom de la commission, développa les propositions de ses amis. Il insista sur la nécessité de ne pas faire d'exclusivisme, d'accepter le concours de tous les hommes de bonne volonté ; de faire partir le pouvoir pour tous les partis, par la raison sans doute que le parti républicain est incapable de pourvoir à lui seul au personnel politique. Il demanda ensuite de renvoyer l'élection de la Constituante à des temps plus calmes.

M. Castelar, abandonné par M. Figueras, désapprouvé, dit-on, par M. Pi-y-Margall, de plus en plus entraîné à la remorque des hommes nouveaux que la crise a mis en lumière, refusa de faire droit aux conseils de M. Rivero. A cette nouvelle, douze bataillons des anciens volontaires de la monarchie se rassemblèrent sur la place du Toro et ne dissimulèrent pas l'intention de prendre fait et cause pour la commission de permanence. Sur d'autres points de la capitale les symptômes d'un pronunciamiento militaire se déclarèrent. Le capitaine général de Madrid donna sa démission.

Le mouvement toutefois ne paraît pas avoir été bien sérieux et il fut aisément réprimé. La place du Toro fut cernée et les bataillons mutinés furent désarmés sans effusion de sang. Quelques coups de feu furent tirés, mais il ne sembla pas qu'il y ait eu véritablement une bataille de rues. L'état-major du général Contreras, nommé à la capitainerie de Madrid en remplacement du capitaine général démissionnaire, a essayé quelques balles dans la bagarre mais qui n'ont atteint personne.

La commission de permanence a été rendue responsable de ces troubles. Le gouvernement lui fit signifier qu'elle eût à se dissoudre et sur son refus, à deux heures du matin, des volontaires de la république envahirent la salle de ses séances et la dispersèrent par la force. MM. Castelar et Contreras viennent donc de faire une sortie de 18 brumaire. Loin de nous la pensée d'identifier M. Contreras au général Bonaparte, mais l'illegalité est flagrante et le premier pas est fait par la république espagnole dans la voie des coups de force.

Guillaume Bonnet. Nous venons de l'entourer de ce pauvre Guillaume Bonnet, qui a perdu le grand nombre d'amis qu'il comptait dans notre ville. Il est mort, à cinquante-trois ans seulement, des suites d'une fluxion de poitrine. Bien des circonstances, bien des chagrins avaient d'ailleurs depuis quelque temps altéré une constitution médiocrement résistante, et on le rencontrait dans les rues marchant lentement, même parfois non sans quelque difficulté, et suivant sa coutume, les deux mains dans les poches du pantalon, et le chapeau toujours rejeté sur l'arrière de la tête.

Bonnet était Lyonnais, bien Lyonnais, mais d'adoption seulement. Il était né dans le département de la Loire comme tant d'autres sculpteurs, dont nous avons de belles œuvres au musée de Lyon ; comme Foyatier, comme Bonassieux, comme André Delorme. Comme eux aussi il était de souche paysanne. Comme notre société moderne, où, quel qu'on en dise, le vrai talent se fait sa place, les arts se recrutent de préférence dans ce que M. Gambetta appelle les nouvelles couches sociales.

Il dut de pouvoir faire ses études à une brave vieille femme, la mère Picart, qui habitait une petite maison, membre à la dix-huitième siècle, avec un joli jardin, tout près de l'École vétérinaire, au numéro 2, ou 4 de la grande rue de Vaise, alors que l'on n'avait pas encore démolé les maisons d'en face pour faire le quai. Bonnet avait déjà beaucoup de réputation qu'il habitait encore sa petite chambre de chez la mère Picart. Quand elle mourut, elle le fit héritier d'une très-modereste fortune que malheureusement il ne put ou sut conserver.

Compagnais dans la joie de mon âme, nous ne trouvions jamais le temps long. Toutes ces choses sont naturelles, je pourrais me dispenser de les dire. Mais ce que je ne veux pas oublier, et qui vous paraîtra bien extraordinaire, c'est que les deux vieux étaient revenus dans leurs maisons, quinze jours ou trois semaines après le mariage, ne s'aimèrent pas plus et ne se firent pas meilleure mine qu'avant.

Ils vieillirent vite ! Ils perdirent leur influence ! Tout s'en alla ! Les jeunes gens, qui devaient succéder à tous les biens ; c'est là, sur la Sarre, que se portaient toutes les affaires ; c'est là qu'on allait emprunter, qu'on payait les rentes, les fermages, qu'on proposait l'achat des coupes ; enfin la vie se retirait des anciens et se portait vers la jeunesse : chose éternelle !

La mère de Georges était souvent avec ses enfants ; elle commençait à jouer d'une petite part de bonheur ; d'autant plus que M. Jacques se plaisait dans la solitude, et qu'il avait même donné sa démission de maire, pour être seul.

Au milieu de tout cela, vers la fin de l'automne suivant, brilla tout à coup un rayon de soleil pour ces deux vieux rois détrônés ; car c'est comme cela que je les ai toujours regardés, ces Rantzau ! C'est comme cela que je me suis toujours figuré les Gloucs, les Childbert, les Childbert, dont nous sommes chargés d'enseigner la belle histoire aux enfants : — Tout pour moi, rien pour les autres ! — Voilà le fond de leur justice !... Quelquefois, mais rarement, ils laissaient une petite part à saint Christophe ou à saint Magloire, qui leur donnait l'absolution de leurs crimes, lors que la colique venait à les prendre, et qu'ils voyaient renaître de loin les flammes de l'enfer !

Ces deux vieux monarques déchu apprirent qu'un descendant mâle venait de leur naître sur la Sarre ; ils tressaillèrent de joie, mais

Bonnet, à l'âge de quinze ou seize ans, fut à Paris pour compléter par des études spéciales le talent naturel qui le portait à la sculpture, et qui avait déjà été très-remarqué. Il entra dans l'atelier du père Gayraud, un statuier qui les jours de législativisme avait fait une grande réputation à cause de ses opinions et de quelques portraits du duc de Bordeaux. Bonnet était fort fait, fort gauche, et bien des années plus tard il racontait très-plaisamment sa réception à l'atelier de Gayraud. Le massier, c'est-à-dire l'élève qui est chargé par le professeur de percevoir les mois des élèves, était un rude gaillard, barbu, aux larges épaules, à la voix de basse-taille. Il toisa dédaigneusement Bonnet, et tirant son carnet pour inscrire l'élève, il lui dit : — Comment t'appelles-tu ? — M'sieu, je m'appelle Bonnet. — Comment, tu es noble ! Il fallait donc le dire, alors ! Et il s'inclina respectueusement. — Mais non, m'sieu, puisque je m'appelle Bonnet ! — Précisément, Bonnet de Coton !

Je ne crois pas que Bonnet soit demeuré longtemps chez Gayraud. Son vrai maître fut Dumont. C'est lui qui lui enseigna ce grand art, cette sévérité, cette ampleur monumentale qui marquent, entre toutes, les œuvres de Bonnet.

Il était avec cela de talent très souple, plein de tour de main. Il se mit en tête de concourir pour le prix de Rome, mais pour la gravure en médaille. Il ne tint qu'à peu qu'il ne remportât la victoire, toutefois il n'eut que le second prix. Pour l'avenir d'un artiste, le premier prix est tout, le second n'est rien, et souvent, cependant, il n'y a entre les deux ouvrages que des nuances à peine perceptibles.

Bonnet arriva à Lyon en 1848 ou 49, revenant de son pays natal. Il ne comptait alors nullement s'établir parmi nous. Il gardait l'intention de se fixer à Paris, où il pensait avec raison se faire une place plus lucrative et plus importante. Cinq années plus tard il avait encore à bail son atelier de Paris, comptant toujours qu'un fois ses commandes expédiées il irait s'y fixer. Des travaux toujours de plus en plus importants le retiennent définitivement parmi nous.

Ce qui appelait Bonnet à Lyon, c'était un premier travail. Le curé de la paroisse de Notre-Dame de Montrbrun connaissait en qualité de compatriote, notre jeune artiste. Il lui confia l'exécution du maître-autel de son église. L'architecte était M. Bossan. Ce dernier fut fort surpris de voir un jour arriver chez lui un jeune homme timide, à la parole embarrassée, au faciès camard, socraïque, et en qui il n'eût certes jamais deviné l'artiste dont on lui avait vanté le talent.

L'autel était en style du XIII^e siècle, un peu avancé. L'architecte s'était inspiré des belles clôtures du chœur de Notre-Dame de Paris qui sont du XIV^e. Ses figures étaient très-saillantes et passaient derrière des colonnes. Il y avait deux bas-reliefs, dont l'un représentait l'ensevelissement de Christ. Un fait donna l'idée de la modestie de Bonnet. M. Bossan avait à ce moment à son service un jeune élève en architecture qui dessinait peut-être un peu moins mal la figure que ceux qui n'en ont fait aucune étude. Il le chargea d'étudier les compositions de figures. L'autre s'en acquitta de son mieux, mais sans aucune idée, bien entendu, d'astreindre le sculpteur. Bonnet n'en survit pas moins religieusement l'esquisse, dont il s'était d'ailleurs témoiné satisfait. Il est resté dans un petit atelier de la rue des Estrées, derrière la cathédrale. C'était, comme on le peut penser, de la besogne malheureusement payée.

A la suite de ce travail, qu'il avait exécuté avec une grande conscience, Bonnet en fit quelques autres de même nature. A peu près vers la même époque, il mit à l'exposition de la société des Arts-Beaux-Arts une très-belle statue de Chateaubriand assis, qui fut remarquée. Il exécuta aussi une jolie petite statue de Vierge pour une chapelle funéraire que, devait bâtir en Calvados M^{me} la baronne du Vigan et enfin les statues, de style roman, qui garnissent les arcatures de la façade de Saint-Pierre de Vaise. Il allait et venait de Paris à Lyon, travaillant ici et là.

Il était encore assez inconnu, malgré tout, lorsque survinrent les événements de décembre 1851. De braves conservateurs lyonnais s'imaginèrent qu'ils avaient été sauvés par le général Castellane. — Les « conservateurs » sont toujours aussi prodigieux de manifestations après le danger qu'ils sont oisifs auparavant, et ils ont toujours autant de goût pour les sauveurs qu'ils font peu d'efforts pour se sauver eux-mêmes — Donc les conservateurs ne virent rien de mieux que d'offrir une épée d'honneur au général de Castellane qui n'avait pas eu à se battre. C'était un dédommagement que l'on voulait lui offrir pour la tempête de sifflets qui, une heure durant, avait accueilli les vœux que, le 4 ou 5 décembre, à la première représentation du Prophète au Grand-Théâtre, l'administration préfectorale avait voulu faire lire par l'acteur Froment en l'honneur de Castellane. Le préfet Vincent était si hors de

lui qu'il criait comme un furieux aux sergents de ville : « Empoignez-les ! empoignez-les ! »

Pour cette épée d'honneur on ouvrit un concours. Le prix était, s'il m'en souvient, de mille francs. Bonnet voulut concourir, mais le sujet exigeait beaucoup de composition d'ornement, à laquelle il était tout à fait étranger. Il fut donc trouver le jeune architecte dont j'ai parlé plus haut et avec lequel il s'était lié, lui demanda sa collaboration. L'autre, qui avait failli se faire arrêter en sifflant Castellane, n'était guère d'humeur à faire hommage de son crayon à l'empire en voie de naître. Cependant on ne pouvait refuser à un ami. Il fut convenu que l'architecte ferait la composition et collaborerait tant qu'on voudrait, mais que ce concours serait tout officieux, et que Bonnet, si l'on obtenait le prix, serait seul en nom et en récompense. Seulement Bonnet paierait un festin dont l'autre composerait le menu et les invités ! Ce fut le marché.

Est-ce le manque d'enthousiasme qui fit que l'architecte ne fit pas preuve d'une nouveauté merveilleuse de conception ? Il groupa les figures de la Force, de la Prudence et la Valeur, foulant aux pieds l'Hydre de l'anarchie, et supportant un pommeau terminé par la couronne de comte de général. Voilà la poignée. La garde était formée d'une discorde aux cheveux épars et les bras liés. Un lion agenouillé et deux génies se voyaient sur la coquille. Malgré de redoutables concurrents, l'œuvre, assez étudiée de formes et d'une bonne exécution, eut le prix. Le modèle grand en plâtre est encore aujourd'hui dans le cabinet du professeur d'architecture de l'École des Beaux-Arts.

A partir de ce moment, la réputation de Bonnet fut grandissant rapidement. Il fut appelé à participer aux travaux de restauration de l'hôtel de ville, dirigés par M. Desjardins. En 1854, il exécuta les belles figures couchées sur le fronton de l'aile méridionale de la façade sur la place des Terreaux, ainsi que les trophées qui les accompagnent. Puis les commandes se succédèrent et il eut à exécuter les figures qui surmontent la porte de la caisse d'épargne, et enfin, son plus beau titre de gloire, la décoration de la façade septentrionale de la Bourse, que, par un louable souci de l'unité, on confia au même artiste. Cette décoration comprend les quatre hermès qui soutiennent le fronton de l'horloge, les deux figures assises du Commerce et de l'Industrie et les deux figures d'enfant, dont l'une représente le génie de la Navigation et l'autre le génie des Arts appliqués à l'Industrie.

C'est à l'occasion de ces magnifiques travaux qu'en 1860, au passage de l'empereur à Lyon, il reçut la décoration. On inaugura ce jour-là le Palais du Commerce. Ce pauvre Bonnet, qui ne l'a pas vu ce jour-là, il ne sait pas ce que c'est qu'un homme heureux ! Il était au plus beau moment de sa carrière. Tout lui réussissait, et il obtenait la juste récompense de son mérite.

L'ayant un peu perdu de vue depuis lors, je ne saurais indiquer bien ici tous ses travaux. Je note seulement en passant une statue de *mass* sur la façade du Grand-Théâtre, une statue d'enfant au monument de la place des Jacobins, des Hermès brisés avec le théâtre des Célestins ; son bronze du docteur Bonnet dans une des cours de l'Hôtel-Dieu. Cette dernière statue, une des bonnes figures de ce genre qu'on ait exécutées de notre temps, fut acquise par le prix d'un concours. Mentionnons encore son grand marbre de la *Vierge de Lyon*, à la fontaine de la place des Brotteaux. C'est à mon avis une de ses œuvres les moins satisfaisantes. Les quatre genres en genre d'obscurité, son aussi de lui. Enfin l'on connaît le malheureux sort de sa statue, d'ailleurs fort remarquable, de M. Vaisse, qui une fois faite, on n'osa pas, en crainte de l'opinion, mettre sur une place publique.

Il n'a jamais eu le loisir de faire ce que les artistes nomment une figure de salon, un de ces beaux marbres qu'on met dans les musées, et qui se proposent toujours de faire bien. Ce bien n'est jamais venu ; ses nombreux commandes de statuaire monumentale l'ont complètement absorbé. Il a fait cependant un grand nombre de bustes en marbre dont quelques-uns peuvent passer pour des chefs-d'œuvre. De ce nombre est celui de M. A... qui fut exposé au dernier. Son buste à lui, en plâtre, en style de sculpture romaine, était aussi une œuvre très-fine. Il a au musée de Lyon un assez grand nombre de bustes de Lyonnais dignes de mémoire, Bonnelud, entre autres. Il faisait ces derniers temps un buste de M. Arès-Dufour. Il a aussi au musée industriel celui de M. Meynier. On connaît encore son beau marbre de M. Bresson, l'architecte, et une foule d'autres.

Il a fait aussi quelques travaux en médaille. C'est ainsi qu'il a exécuté la médaille de l'exposition de Lyon, laquelle par parenthèses a été payée par la chambre de commerce à la ville, qui ne l'a pas encore distribuée aux industriels.

Enfin il a fait ces derniers temps, pour le sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes, un travail très-important comprenant toute la décoration du grand autel. Il avait trouvé pour le modèle de la Vierge une jeune fille qui était servante au bouillou Duval, de la place de Lyon,

et qu'il disait être d'une remarquable beauté.

Il faut abrégé cette notice, écrite à la hâte, talent de ce pauvre Bonnet. Espérons que dans tout son jour les qualités de ce talent se feront mieux connaître.

Comme homme, on le trouvait de relations faciles. Quoiqu'il n'eût pas connu les bienfaits d'une éducation libérale, il était au courant de sur les objets étrangers à son art, ne manquant pas de finesse sous le son art, ne manquant pas de bonhomie. Son goût d'artiste pour les beaux livres, les belles fantaisies, les meubles curieux, les bibelots, lui a procuré sans doute de grands coups de chagrins de sa vie. Au demeurant, n'a pas eu une carrière aussi heureuse que méritait son talent et que pouvait le faire présager ses succès.

CHRONIQUE

La victoire de M. Barodet à Paris va avoir son contre-coup à Lyon, cela est à craindre. La situation du gouvernement est d'autant plus faussée que personne n'ignorait les doutes que lui avaient été faites à la dernière heure auprès de M. Barodet pour le prié de se désister de sa candidature parisienne et pour lui promettre, en échange, l'appui officiel à Lyon.

Comment tout ce là finira-t-il ? Et quelle contenance va prendre M. Brunel dans les élections du 11 mai ?

On met en avant aujourd'hui M. Duval, préfet de la Gironde, pour remplacer M. Cantoumet à Lyon.

M. de Kératry remplacerait M. Duval à Bordeaux.

Cette nouvelle est encore fort douteuse, le nom de M. Valentin tient encore la corde. Le reste, tout dépendra des élections du 11 mai et, nous le répétons encore, aucune décision ne sera prise avant cette date.

Ainsi que nous l'annoncions, il y a une huitaine de jours, les candidats radicaux pour le Rhône seront MM. Ranc et le docteur Guyon. Voici les lettres que ces deux candidats adressent aux électeurs qui leur ont offert de les soutenir :

Paris, 21 avril. Citoyens, J'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée au nom d'un groupe d'électeurs de Lyon. Je ne vous remercie pas de l'honneur insignifiant que vous me faites. Entre gens résolus à leur devoir, il n'est pas besoin de remerciements.

Voici les explications nettes et catégoriques que je vous dois : D'abord, je crois qu'avant le 27 avril, on ne saurait à Lyon de ne mettre aucun nom en avant ; toute manifestation hâtive ne pourrait que nuire au succès de l'élection parisienne.

En ce qui me concerne, j'étais d'abord résolu à n'accepter aucune candidature avant les élections générales, ceci pour plusieurs raisons ; je ne pense pas qu'il soit possible de faire à l'Assemblée de Versailles une besogne vraiment utile, en outre, dans ma conviction, il y a une incompatibilité entre le mandat de conseiller municipal et celui de député. Impossible de ne pas négliger l'un des deux. Enfin, il me serait en ce moment — par des motifs tout personnels — extrêmement difficile de m'absenter de Paris. Ces diverses raisons m'avaient déterminé, il y a deux semaines, à décliner l'offre qui m'avait été faite par un comité sectionnaire de Marseille de présenter mon nom au congrès électoral des Bouches-du-Rhône.

Un congrès électoral des Bouches-du-Rhône, ce mandat de député, je dois reconnaître que la situation est de nature à modifier mes résolutions. Je comprends l'importance de resserrer les liens qui unissent la démocratie lyonnaise à celle de Paris.

Je ne voudrais, à aucun prix, que mon nom soit un élément de discorde, et pour pas que l'opposition dans le comité central, je vous demande de renoncer à la soutenir.

Mais si le comité central adopte l'idée de faire représenter Lyon par un Parisien ; si, d'autre part, les députés jugent que mon nom peut rendre utiles les suffrages des électeurs du Rhône, je croirai de mon devoir d'accepter le mandat qui me serait offert par la démocratie lyonnaise, représentée par le comité central.

Recevez, citoyens, mes salutations fraternelles. A. Ranc.

St-Georges-de-Reneins, 21 avril 1873. Mon cher concitoyen, Je n'ai jamais été mélangé de mes intérêts et de ma personne toutes les fois qu'il s'est agi de coopérer au grand œuvre de la démocratie. (La loi est ma religion, et je n'ai que le même cœur de deux existences.)

C'est ce que j'ai fait, et je n'ai jamais eu de regrets. C'est ce que j'ai fait, et je n'ai jamais eu de regrets. C'est ce que j'ai fait, et je n'ai jamais eu de regrets.

Si donc le comité central croit que mon nom peut rendre utiles les suffrages des électeurs du Rhône, je croirai de mon devoir d'accepter le mandat qui me serait offert par la démocratie lyonnaise, représentée par le comité central.

Recevez, citoyens, mes salutations fraternelles. A. Ranc.

Mon cher concitoyen, Je n'ai jamais été mélangé de mes intérêts et de ma personne toutes les fois qu'il s'est agi de coopérer au grand œuvre de la démocratie. (La loi est ma religion, et je n'ai que le même cœur de deux existences.)

C'est ce que j'ai fait, et je n'ai jamais eu de regrets. C'est ce que j'ai fait, et je n'ai jamais eu de regrets. C'est ce que j'ai fait, et je n'ai jamais eu de regrets.

Si donc le comité central croit que mon nom peut rendre utiles les suffrages des électeurs du Rhône, je croirai de mon devoir d'accepter le mandat qui me serait offert par la démocratie lyonnaise, représentée par le comité central.

Recevez, citoyens, mes salutations fraternelles. A. Ranc.

Autre chose : je suis l'homme des paysans et des pauvres petites économies ne me suffiraient pas pour vivre honorablement.

C'est un bon fils !... Je le bénis, lui et